

## LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



A comtesse de Kéréal ne fit point exception à la règle générale ; le résultat de ses méditations finit par être rassurant. Elle se démontra d'une façon lumineuse que les larmes de Marthe ne signifiaient rien ; qu'il serait absurde d'attacher la plus légère importance et de vouloir tirer le moindre pronostic du chagrin sans cause d'un enfant ; que son cœur ne se trompait pas, et qu'enfin tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Aussi, quand Léonie, s'apercevant qu'il ne lui restait plus que deux heures avant l'arrivée du baron Goutran de Strény, songea qu'il était grandement temps de s'occuper de sa toilette, quitta le parc et se dirigea vers le château, son charmant visage était redevenu radieux et ses grands yeux brillaient de leur plus vif clat.

## XII.—L'arrivée.

Au moment où Mme de Kéréal allait atteindre l'escalier à double rampe cenduisant aux appartements du rez-de-chaussée, elle vit à l'une des extrémités de la pelouse, Périne assise sous une tonnelle de verdure et surveillant les jeux de Marthe et de Georgette.

Elle lui fit signe de venir la rejoindre.

— Les enfants peuvent rester seuls, lui dit-elle, puisque vous avez absolument voulu remplir auprès de moi les fonctions de femme de chambre, j'ai besoin de vos services pour m'habiller."

Périne suivit la comtesse. Cette dernière était vêtue, comme de coutume, avec une élégante simplicité, mais, pour recevoir le baron Goutran de Strény, cette toilette lui semblait insuffisante.

Veuve depuis un peu plus de deux ans, Léonie ne portait plus le grand deuil, mais elle n'avait pas encore repris, jusqu'à ce jour, les vêtements de couleurs claires et voyantes.

Elle fit choix d'une jupe de soie, d'un gris perle très-pâle, à rayures blanches et violettes ; elle mit un corsage de mousseline blanche ruché et bouillonné, dont la demi-transparence laissait deviner les rondeurs satinées de ses épaules et de ses beaux bras. Elle disposa son admirable chevelure blonde avec un soin inaccoutumé, et leurs longues boucles encadrèrent délicieusement l'ovale de son doux visage auquel les émotions qu'elle éprouvait depuis le matin donnaient une coloration inaccoutumée.

Ceci fait, elle se regarda de la tête aux pieds dans une grande glace et il lui fut impossible de ne pas s'avouer à elle-même qu'elle était merveilleusement belle.

Assurément Périne ne pouvait passer pour flatteuse et nous la savons incapable d'articuler un seul mot qui ne fût l'expression exacte de sa pensée.

Elle s'écria naïvement, involontairement en quelque sorte, ne faisant que répéter tout haut ce qu'elle se disait tout bas :

— "On ne donnerait pas vingt ans à madame la comtesse !

Bien vrai ? demanda Léonie en se tournant vers elle et en lui souriant.

— Madame la comtesse a des yeux pour interroger son miroir, il doit lui répondre que je suis franche. Un miroir n'est jamais menteur.

— Sans doute, et cependant combien de femmes l'interrogent et ne savent pas ou plutôt ne veulent pas comprendre sa réponse. Enfin, je me plais à croire le mien, car il me dit comme vous que je suis toujours jeune."

Puis, après un instant de silence, Mme de Kéréal reprit :

— "Je n'ai jamais été, grâce à Dieu, bien coquette ; je le suis aujourd'hui moins que jamais, et cependant je me sens heureuse, je l'avoue, à la pensée que je puis paraître belle encore : il est si triste de vieillir." Et elle ajouta tout bas : "Quand on aime et quand on est aimé."

Périne s'était approchée de la fenêtre et regardait Marthe et Georgette qui se bombardaient joyeusement avec des fleurs dont elles venaient de remplir leurs petits tabliers.

— Si madame la comtesse n'a plus besoins de moi, dit-elle, je vais aller rejoindre les enfants.

— Tout à l'heure, répliqua Léonie, rien ne presse ; les enfants peuvent à merveille se passer de vous ; vous les rejoindrez dans quelques minutes."

Evidemment la jeune femme avait une communication à faire à sa femme de confiance ; évidemment aussi cette communication était embarrassante et Mme de Kéréal ne savait comment s'y prendre pour l'aborder.

— Périne, murmura-t-elle enfin non sans une hésitation manifeste, avant une heure M. le baron de Strény arrivera au château.....

La comtesse s'interrompit et Périne eut le temps de répondre :

— Tout est prêt pour le recevoir.

— Le baron de Strény est mon cousin, mon unique parent, reprit Léonie ; il m'est absolument dévoué, je puis le dire avec conviction ; car il me prouve son dévouement mieux que par des paroles. Vous voyez qu'il n'hésite pas à quitter Paris où il est recherché, fêté, où il mène l'existence la plus animée et la plus brillante, pour venir visiter une pauvre recluse comme moi dans la solitude de ce château perdu.

— Je ne vois pas qu'il y ait un bien grand mérite à profiter de la gracieuse hospitalité de madame la comtesse, dans ce pays qui est magnifique, interrompit Périne.

— Vous vous trompez, ma chère enfant, répliqua vivement la comtesse, ou plutôt vous parlez d'une chose qu'il vous est impossible d'apprécier. Il y a du mérite, croyez-le bien, il y en a beaucoup, lors-